

# ACCUEILLIR

Venu(e)s d'un ventre  
ou d'un pays

MARIE JOSÉ  
MONDZAIN

LES LIENS QUI LIBÈRENT

TRANS



ACCUEILLIR



Marie José Mondzain

# ACCUEILLIR

Venu(e)s d'un ventre ou d'un pays

ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT

# TRANS

Une collection dirigée par Raphaël Liogier et Dominique Quessada

---

## **Penser à travers, et pas à tort**

Nous éprouvons aujourd’hui quasi physiquement la dissolution du sol de nos certitudes. Avec des questions sous-jacentes : Que penser et comment devenir ? Comment vivre avec l’incertitude ? Comment réconcilier pensée et réel ? Comment habiter le monde ? Sur quelles idées s’appuyer ? Comment faire advenir ce qui pourrait être ? La collection TRANS se situe dans cette perspective. TRANS, parce qu’elle accueille des textes de ceux qui pensent et qui vivent les transitions. Ceux qui pensent à travers, et pas à tort. À travers les frontières, les assignations, les disciplines, les certitudes, les identités, les souverainetés, les renfermements, les replis sur soi, à travers toutes les clôtures. Il s’agit de déployer des idées vitales et inévitables, sans faux semblants intellectualistes, pour repenser notre rapport au monde. Nous aimerions que cette collection soit le lieu où une approche sensible, émotionnelle des questions théoriques puisse voir le jour, où soit transmise la vive émotion qui sourd des théories. Pour déployer cette approche déspecialisée, TRANS accueille des auteurs en provenance d’horizons divers, allant de la philosophie à la littérature, en passant par les sciences et les techniques.

ISBN : 979-10-209-2437-7

© Les Liens qui Libèrent, 2023

« À ta droite, à ta gauche, aussi loin que tu portes le regard, toujours cette béance qu’aucun moyen physique ne permet de franchir. Pourtant tu désires échapper à ta solitude et à l’angoisse de la nuit qui vient. Que faire d’autre alors, sinon tenter dans les jeux de signes de ces “gens de là-bas” ? Donc de devenir à ton tour et depuis ton site signifiant pour eux [...]. Une seule solution pour cela. Depuis le bord de l’abîme où tu te tiens, adjoindre au système de flèches de renvoi de ces gens de là-bas, une autre flèche dont tu serais la source – ce peut être un cri par exemple. »

Jean-Toussaint Desanti,  
*Philosophie : un rêve de flambeur*



«Du fond des venelles que compte ma médina natale, il eût été avantageux d'esquisser des échappées épousant les horizons qui se croisent dès que j'ouvre les yeux à partir du point où se rencontrent les lignées d'où j'émane; j'aurais voyagé dans les espaces qu'ouvrent à l'imagination ces mots magiques que sont Maroc, Yémen, Libye, Judéité; c'eût été des voyages imaginaires où j'aurais joué les multiples rôles de l'étranger, entre l'hospitalité et l'hostilité, par les seuls échos de mon mythe généalogique, je me serais identifié aux visiteurs d'Abraham et de Lot, j'aurais vécu la fraternité du xenos Œdipe, je me serais incarné suppliant en quête de proxène, j'eus pu aussi croiser l'ombre nocturne d'Othello et périr sous l'effet du poison qu'instille la crise qui pique à vif le complexe de l'étranger et ravive sa blessure.»

Abdelwahab Meddeb, *Dédale*, n° 9 & 10, 1999



«On lutte pour que l'existant inexistant cesse d'exister et pour que l'inexistant existe. [...] La politique est une tâche d'ontologie-fiction : l'art d'inventer l'existence de l'inexistant, ou de faire cesser d'exister un inexistant qui se faisait passer pour naturel.»

Paul B. Preciado, *Dysphoria Mundi*



## QUE L'ON VIENNE D'UN VENTRE OU D'UN PAYS...

Naître biologiquement ne suffit pas. Encore faut-il être adopté. À cet égard, tout nourrisson est un enfant adopté. C'est une tout autre façon de penser nos liens et d'orienter notre regard. La filiation biologique, et donc l'arrivée d'un nouveau-né dans une famille, n'est pas le modèle de l'accueil, mais, de façon contre-intuitive, l'un de ses cas particuliers. Il ne faut plus penser l'hospitalité depuis le lien traditionnel et normatif de la transmission et de la légitimation biologique mais la fonder sur l'attention radicale à donner à toute arrivée, à tout arrivant. Il s'agit d'un art de l'hospitalité basé non sur la filiation mais sur la *philia*, c'est-à-dire sur un régime qui engage politiquement tous nos affects, la totalité de notre expérience sensible face à toute arrivée et à toute rencontre. C'est le régime de la philiation, celui qui fait échec à toutes les formes de l'exclusion inspirées par la phobie et par la haine. En devenant sans doute étranger à soi-même on

accueille dans tout nouveau venu celle ou celui qui fait de l'hospitalité une condition de notre propre subjectivation. Émigrer est notre commune condition, c'est la condition humaine, celle du voyageur, du passant, de l'hôte qui est reçu, qui reçoit et qui remercie. Accueillir est un art qui mobilise toutes nos énergies créatrices. Marguerite Duras disait un jour : « Il y a très peu d'orphelins, il n'y a que des gens sans imagination<sup>1</sup>. »

Il ne s'agit pas de rejeter toute provenance considérée comme « naturelle » propre à la filiation biologique et d'en dénier, dédaigner ou renier la réalité, ni de la priver de toute valeur et d'en conjurer les effets réels autant qu'imaginaires, mais il s'agit de cesser de donner à cette provenance une fonction d'ancrage si originel au point de devenir un modèle imaginaire irrécusable dont dépendraient, pour tout sujet entrant dans le monde, sa légitimité et son identité. Si la naissance appartient au cycle dit de la reproduction, il ne faut pas, à partir de l'ambiguïté de ce terme, en conclure que toute naissance reproduit et répète sans fin des figures de la similitude et de la ressemblance. Se reproduire c'est produire, c'est-à-dire créer et non répéter. Produire une arrivée ne consiste pas en un redoublement ou en un dédoublement qui ferait du nouveau venu une reproduction voire une copie reconnaissable grâce aux traits de la similitude. On entend bien ici le piège de la ressemblance

1. *Savannah Bay, c'est toi*, documentaire de Michelle Porte, 1984.

tendu par les mots eux-mêmes. Naître se dit aussi venir au monde. C'est bien en termes d'arrivée et de monde qu'il faut penser cette venue, si l'on veut comprendre ce que signifie le simple terme de « bienvenue ». C'est le mot abondamment écrit dans toutes les langues sur les murs des couloirs des aéroports, et qui peut se lire là où s'affairent toutes les brigades policières qui contrôlent le droit de partir et le droit d'arriver, où s'exercent tous les contrôles identificateurs. Il est impératif d'identifier tous les arrivants ! Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? sont les questions invasives auxquelles chacun semble devoir répondre pour obtenir le droit d'accoster, de se reposer, de boire et de manger comme celui de travailler ou de poursuivre son chemin. Plus encore, il est demandé de fournir les preuves de son existence, de sa naissance et de sa légitimité dans les termes propres à la culture et à la police de ceux qui accueillent. Sous le signe de la sécurité, l'enquête et le soupçon imposent la loi de tous les contrôles. Le chemin parcouru est souvent celui de l'exil, il est celui des innombrables bifurcations, des errances imposées ou choisies, celui des naufrages. Les questionnaires inquisiteurs sont tellement intériorisés par la communauté des citoyens et par les polices bureaucratiques qu'il devient impossible et même impensable d'accueillir un étranger à la fois comme le messager que l'on attendait et l'agent inattendu d'une absolue nouveauté. L'hospitalité n'est plus pour les uns qu'une inconséquence dangereuse et un geste d'insouciance

irresponsable et menaçant quand pour les autres elle n'est tout au plus qu'une vertu, un geste moral animé par le courage d'une bienveillance prudente et limitée dans la durée. La généralisation du soupçon fait de tout inconnu un péril mortel à plus ou moins long terme. La conception de l'héritage nouée à celle de l'hérédité crée d'étranges contradictions. On adopte parfois pour transmettre un héritage, mais on est brutalement terrifié par l'héritage inconnu que dissimulent les secrets d'un corps venu de loin que l'on redoute d'adopter.

La naissance reste le surgissement d'un pur événement qui ne devrait se tenir qu'à condition de ne jamais finir d'arriver. C'est ce qui fait de toute arrivée le surgissement d'un événement entre deux indéfinis. Pascal disait «entre deux infinis», pour désigner la nature incalculable de ce qui nous échappe et nous dépasse. Ce vertige cosmologique de Pascal est inséparable du vertige qui nous saisit face à tout autre. Une présence qui arrive est innombrable. L'incommensurable du nouveau venu détermine l'inépuisable richesse de toute arrivée. On ne vient pas seulement d'un ventre ou d'un pays, on provient des profondeurs d'une histoire millénaire, mais aussi d'une réalité actuelle et circonstancielle qui peut être soumise à la fixité des codes et des normalisations ou, bien au contraire, qui peut rester ouverte à tous les possibles. Dans l'écheveau des provenances, qu'elles soient connues ou inconnues, réelles ou imaginaires, tout nouveau venu avance sur les chemins, qui lui

sont tout aussi inconnus, de sa présente histoire. C'est cette innombrable provenance qui fait de toute arrivée un événement absolu, la figure immémoriale dont nous partageons l'oxymore tant dans son énigme que dans sa fécondité. Que soient bienvenus celle et celui qui arrivent et qui peuvent nous aider à reconfigurer le monde et y ouvrir le champ d'un possible! Faire advenir l'humanité a pour condition constituante de conjurer l'inhumanité des gestes d'inhospitalité et de refonder ce que l'on appelait la filiation et qu'il faut désormais écrire sous le signe de la *philia*.

Depuis l'accueil du nouveau-né jusqu'à celui que l'on réserve à tout être en passant par toutes les figures de la convention ou celles du hasard, ce sont tous les modes convoqués et évoqués par les verbes « rencontrer » et « recevoir » qui seront ici rassemblés dans le mouvement d'un seul et même souci. Ce souci n'est autre que celui que provoque et alimente le sentiment de traverser désormais une séquence critique dans l'histoire des communautés humaines et dans la nature des liens qui s'y décomposent et se recomposent. Ce sont sans aucun doute les convulsions subjectives autant que collectives provoquées par la croissance des phénomènes migratoires qui justifient qu'une telle question soit reconsidérée, reconstruite, tel un procès qui demande d'être instruit. Il en va de la redéfinition du concept d'humanité lui-même. L'humanité n'est pas un genre, ou bien le genre humain devrait être

le nom d'une vertu. C'est pourquoi je décidai de ne plus me référer à la filiation pour envisager la création et la transmission des liens entre les humains mais de l'aborder sous le signe de la philiation, à partir de la *philia* qui dit le lien créé par un affect dont la filiation n'est plus qu'un cas particulier, de plus en plus soumis et modifié par des avancées scientifiques, des procédures juridiques et des rêves polymorphes qui métamorphosent les « données immédiates » des sensibilités apeurées. La tâche que je me donne dans ce bref essai ne consiste ni à légitimer ni à critiquer ces nouvelles mutations du tissu familial et de la cohésion sociale, mais à rappeler au contraire ce qui, depuis toujours, soutient les liens affectifs et les constructions culturelles dans une collectivité sociale et politique, à savoir les figures de l'hospitalité et des énergies fictionnelles qui sont, plus que jamais, en charge de l'invention politique et de l'art de vivre ensemble. Ce que je souhaite envisager et défendre ici, c'est la proposition selon laquelle ce serait plutôt à l'aune de ce qui se construit et de ce qui n'est pas encore écrit, de ce qui ne sera jamais écrit d'avance, que doivent se mesurer la place et le sens de la survenue et de l'existence de chaque vivant dans le temps et l'espace que sa vie le conduit à partager. Les penseurs du destin sont toujours finalement les penseurs de la fatalité et d'un ordre immuable auquel ils sont prêts à sacrifier des vies. Ces sacrifices ont eu lieu dans tous les gestes barbares de la colonisation et des génocides. La pensée conquérante est normative et,

par voie de conséquence, nécessairement inhospitalière et intolérante. Le colon est partout chez lui et l'autochtone est dépossédé de ses biens et de sa culture. C'est bien là ce qui établit la conviction qu'un ancien colonisé arrivant en territoire capitaliste est une personne dépourvue de tout bien et de toute richesse culturelle. Puisqu'on lui a tout pris, il n'a donc plus rien à donner! Ce sophisme inavoué conduit à ne plus vouloir recevoir quelqu'un perçu comme un prédateur. L'hospitalité n'existe pourtant que dans le partage d'une dette au nom de laquelle les empires capitalistes devraient reconnaître qu'ils ont été durant des siècles les premiers débiteurs. L'autre versant de la réalité hospitalière consiste à reconnaître que celui qui arrive n'arrive jamais sans rien!

Il faut assurément donner leur place décisive aux mutations profondes qui désormais transforment le tissu traditionnel de la transmission dans les nouvelles configurations des occupations territoriales. Les désastres climatiques vont bouleverser l'occupation des lieux et il va falloir composer un nouveau récit de l'occupation des terres et des relations qui vont s'y nouer. Jamais le fait d'inventer n'a été aussi impératif et devrait, au lieu de faire peur, provoquer plutôt une éruption imaginative, un appel à ce que Castoriadis nommait «un imaginaire radical<sup>1</sup>». Telle est la véritable radicalité nécessaire à la vitalité

1. Cornelius Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

des mondes. Notre généalogie est sans bord, et la question des frontières relève autant de l'expérience subjective et intersubjective qui bouleversent les habitudes binaires et les conventions naturalistes que de l'extension planétaire des déplacements, des arrivées et des rencontres. C'est ce qui donne au terme même de monde à la fois sa résonance intime et son ampleur universelle. C'est l'humanité elle-même tout entière qui est migrante. La sédentarisation et les privilèges revendiqués de l'autochtonie finissent par paralyser et nécroser la vitalité créative des liens qui se créent dans le bruissement des langues, le voyage des corps et le tumulte de tous les déplacements. Le régime substantialisé de l'origine a eu et continue d'avoir les effets les plus violents et les plus pervers sur la conception des liens sociaux et de toutes les figures que l'on croit morales, affectives et politiques de la «fraternité» sous le signe de la filiation dite naturelle. «On est chez nous», «il ou elle est des nôtres» sont les formules lapidaires et incantatoires qui installent inséparablement le droit de vivre et celui de tuer. Ces formules ont été et sont encore à la base de toutes les formes d'exclusion et d'exploitation qui ont été alimentées par les théories racistes et qui ont soutenu et nourri les opérations du colonialisme. L'impérialisme néocolonial continue de dénier à ceux qu'il a traités en esclaves puis transformés en marchandise toute appartenance à une seule et même humanité. Le colon est partout chez lui et c'est l'autochtone exproprié qui doit payer de sa soumission le droit de